

Petits pas compassionnels vers le transhumanisme : le tri sélectif des embryons ou la banalisation de l'eugénisme

En 1986, je lançais une alarme publique contre la recherche d'une technologie de diagnostic génétique permettant de choisir l'embryon humain le plus « convenable » parmi ceux (souvent plus de cinq) obtenus par fécondation *in vitro* (FIV)¹. Alors que j'annonçais mon refus de contribuer à cette dérive eugénique, la majorité de mes collègues s'indignèrent, arguant que ce « diagnostic génétique préimplantatoire »(DPI) ne servirait qu'à éviter la naissance d'enfants gravement handicapés, dans des couples à risque spécifique, et que jamais la médecine ne sombrerait dans l'eugénisme. Ils ignoraient qu'elle fut toujours impliquée, partout et à toutes les époques, dans le tri des humains, et que le DPI servirait bientôt à éviter l'autisme ou le strabisme. Plus récemment, je me suis heurté à une incompréhension comparable, venant surtout du monde non médical, en contestant un « droit à l'enfant » revendiqué par des homosexuel(le)s qui exigent l'accès à l'assistance médicale à la procréation (AMP), alors qu'ils ne souffrent pas d'infertilité.²

Quoi de commun dans ces deux contestations à trente ans d'écart ?

La première arrivait au moment où des scientifiques et futurologues états-uniens lançaient le *transhumanisme*, afin d'améliorer les qualités humaines, un mouvement que nous ignorions encore. La seconde survient quand le transhumanisme se répand en Europe avec la croyance que toute solution aux drames que nous éprouvons ne peut passer que par « la science », que la technologie, et seule la technologie, est capable de nous sauver de l'humaine condition (et aussi du précipice où elle a acculé l'homme et la nature). Dans les deux situations, ce que le scientisme exacerbé ne supporte pas, c'est la notion de limite.

Le choix génétique des enfants pourrait s'élargir jusqu'au point où l'on pratiquera le « DPI pour tous » puisque les caractères recherchés par les parents, sous conditionnement par la société, vont bien au-delà de ceux qui justifient aujourd'hui l'interruption médicale de grossesse (IMG). Les raisons de cet élargissement sont techniques (on saura produire massivement des embryons pour chaque couple, et sans l'importuner) mais aussi économiques (faire des enfants compétitifs) et égotistes (engendrer le meilleur de soi-même). Les parents demandent l'IMG quand le fœtus montre des anomalies qu'ils jugent insupportables, selon ce qu'ils peuvent assumer de douleurs physiques et mentales. Tout cela n'a plus de sens quand on peut choisir le « meilleur » dans une éprouvette plutôt qu'être acculé à faire vivre ou mourir par la décision binaire et dramatique IMG ou naissance. Le DPI n'engage pas des personnes responsables comme le fait l'IMG, seulement des agents techniques efficaces. Là est la limite.

Quant au choix d'engendrer par la biomédecine sans cause de stérilité, il ne pourrait s'étendre jusqu'à l'« AMP pour tous » que parce que tout DPI passe nécessairement par la FIV, donc par l'AMP. Une stratégie qui pourrait paraître raisonnable quand la FIV ne sera plus un « parcours du combattant ». Mais là n'est pas aujourd'hui l'enjeu des demandes d'homosexuel(le)s qui souhaitent seulement avoir un enfant. Alors, où est ici la limite ? Hors de tout moralisme ou rigidité traditionaliste (« c'est pas naturel », « un couple homo élèvera mal son enfant », etc.), les objecteurs de croissance devraient s'inquiéter des médicalisations

¹ *L'œuf transparent*, Flammarion, 1986

² L'assistance conviviale à la procréation. Le Monde, 8 février 2013

(<http://jacques.testart.free.fr/index.php?post/texte917>)

non nécessaires. La médecine est déjà engagée dans des actes souvent abusifs de prévention : enlever la prostate ou les seins pour éviter les cancers, congeler du tissu ovarien pour ménager la procréation tardive, réaliser 25% des FIV pour des couples « infertiles » ne présentant aucun symptôme de stérilité, etc. Par compassion ou vénalité, elle impose ainsi ses services à des personnes de plus en plus nombreuses, au détriment de leur autonomie et au risque de nouvelles servitudes et aliénations. Comme l'écrivait Ivan Illich « *les gens en sont venus à reconnaître ce nouveau droit des professionnels de la santé à intervenir dans leur vie au nom de leur propre santé (...) ils perdent en de fréquentes circonstances leur pouvoir et leur volonté de se suffire à eux-mêmes, et finalement en viennent à croire que l'action autonome est impraticable* »³. Car il est techniquement possible pour des homosexuel(le)s d'engendrer sans rapport sexuel et hors toute assistance médicale : l'insémination artificielle qui permet d'engrosser la future mère (dans un couple lesbien) aussi bien qu'une mère porteuse (dans un couple gay) n'est devenue « médicale » que par abus des praticiens. De plus, en passer par les exigences des banquiers en sperme c'est accepter de fabriquer un enfant orphelin de ses racines biologiques, condition dont on découvre les dégâts psychologiques. Ici, la limite c'est la démission d'autonomie par le demandeur de ces services, et l'objection de convivialité par une société portée à augmenter sans cesse les usages de l'appareil techno-industriel et les contrôles afférents.

En quoi les dérives de la procréation assistée flirtent avec le transhumanisme ?

En triant les futurs bébés selon leurs promesses de « normalité » ou de performance, et en ouvrant l'engendrement médicalisé à des personnes « normales » (non stériles), on abandonne à l'appareil technique la gestion de nos corps, de nos désirs et de nos relations aux autres. Cette démission, parfois gourmande, annonce d'autres abandons d'autonomie et de dépassement trans-humain des limites, comme il arriverait avec le clonage ou l'engendrement par deux personnes de même sexe, pourvu que la fabrique du vivant parvienne à mettre ça dans son catalogue. La technique fait alors figure de toute puissance, capable de résoudre chaque difficulté supposée, et elle devient progressivement la solution pertinente et bientôt inévitable pour l'engendrement. Comme l'ont fait en d'autres domaines des outils, machines et façons d'agir apparues brusquement ces dernières décennies, et rapidement partagées par la majorité tant l'imaginaire est vite colonisé par les mirages de la technique. En supprimant leur téléphone portable aux 90% des Homo sapiens qui en possèdent, pour la plupart depuis moins de 10 ans, on démontrerait l'aliénation soudaine qui proclame indispensable un objet récemment ignoré. Consommer de la médecine relève d'une pulsion comparable à celle qui nous fait consommer en excès des aliments ou des appareils électroniques, de la vitesse ou du confort. C'est dans ce mouvement que s'inscrit l'élargissement de l'AMP à des « raisons sociétales », exigé par certains. Pourtant, ici comme dans tous les domaines, une gestion locale, conviviale et économe des ressources et des équipements serait nécessaire. Une telle gestion s'accorde avec les objectifs de santé environnementale mais contredit les propositions technologiques centralisées, coûteuses et démesurément « artificielles ». Car nombre de prothèses, de diagnostics et de traitements innovants visent à « améliorer » l'humain ou à modifier sa biologie plutôt qu'à lui permettre seulement de vivre. Notre système économique et politique promet la maîtrise du vivant grâce à la surveillance préventive. Bientôt, le traitement informatique instantané de données personnelles innombrables permettra d'adapter en continu chaque personne à son génome et à son environnement pour assumer scientifiquement son meilleur destin. Ainsi, se profile la mise en fiche et aux normes de tous les citoyens, sans prendre en compte le manque à vivre induit par l'observance des recommandations médicales, ni le rôle de l'industrialisation des

³ Ivan Illich : *Némésis médicale*, Seuil, 1975

villes et des champs, ou de la publicité insidieuse, dans les pathologies. La perte des capacités relationnelles dans nos sociétés industrielles induit une pulsion compensatrice par le consumérisme. Mais en retour, la croissance économique aggrave l'appauvrissement des relations humaines, la dégradation de la santé mentale et de l'environnement. Comme toute consommation forcée, celle des « soins de santé » commence par la mise en spectacle d'une promesse, puis elle se nourrit de l'angoisse du manque et de l'utopie de paradis artificiels.

Bien sûr, les actes évoqués ici ne représentent pas les finalités du transhumanisme mais je crois qu'ils en constituent une approche douce car celui-ci n'est pas un objet fini, plutôt un projet, une trajectoire. Le transhumanisme « vrai », tel qu'on le présente un peu partout est plus sophistiqué et plus violent que ces bricolages des bonnes manières de notre espèce, justifiés par la compassion mais dont le sens caché et la portée anthropologique ne sont pas interrogés. Même pas par ceux (écologistes, objecteurs de croissance) qui honorent la mémoire de quelques penseurs (Ivan Illich, Gunther Anders, Jacques Ellul, André Gorz, Bernard Charbonneau...), lesquels avaient prévu cette issue du « progrès » et proposé l'*autolimitation* de la puissance pour que l'homme ne soit pas soumis à la technique et conserve son autonomie, qui est une condition de la liberté.

A quoi rêvent les transhumanistes ?

Aldous Huxley, dès 1931 (*Le meilleur des mondes*) avait décrit l'élevage des embryons humains *in vitro*, dans le but d'influencer des fonctionnalités futures. Ce projet, dont la maîtrise semble irréalisable, était trop modeste pour les transhumanistes qui souhaitent modifier le génome grâce à la transgénèse, une utopie dont les plantes OGM montrent les déconvenues⁴... Les mêmes nous promettent des prothèses intégrées au corps pour lui donner des pouvoirs décuplés ou carrément inédits, de nouvelles capacités d'intelligence avec des connexions entre le cerveau et la machine. Le « vivant naturel » s'avérant une mécanique très imparfaite, chaque rouage devrait donc être repensé en négligeant toute différence non démontrable entre l'inerte et le vivant ou entre l'animal et l'homme. C'est en quoi la biologie de synthèse est, avec l'informatique, l'outil de choix des transhumanistes car, en postulant que l'homme n'est qu'un agrégat de gènes, molécules, organites cellulaires, il devient théoriquement possible de recomposer ou modifier ces éléments afin d'améliorer l'ensemble... Ces « nouveaux biologistes », qui concoctent avec des moyens considérables (merci à la Fondation Gates, l'US Army et bien d'autres pourvoyeurs de fonds) des scénarios à la fois infantiles et diaboliques, ne savent rien du vivant dans sa réalité complexe. Physiciens ou informaticiens, ils n'abordent la vie que par le mesurable, le visualisable, ce qui les autorise à jouer au Mécano avec les noyaux, gènes, mitochondries et autres constituants cellulaires. Ils sont doués pour dresser des puces RFID davantage que pour traire une vache, jusqu'au point où ils ne s'interrogent même pas sur l'éventualité de ne pas parvenir à maîtriser tout ça. D'où vient leur optimisme? Peut-être des énormes progrès de la micro électronique : pour moins de 500 dollars, l'industrie propose un fabuleux ordinateur de poche qui, bien sûr, téléphone, mais aussi lit les livres, visionne les films, donne accès aux courriels et à toutes les infos du web, permet de jouer, sert aussi pour l'éclairage et la géolocalisation, et fait des photos. Pourquoi douter qu'on saura fabriquer un bonhomme génial, champion de course, jamais malade, au nombre de bras à choisir, communicant par la pensée, immortel par remplacement des pièces usées, etc. ? Pourquoi ? Tout simplement parce que le vivant, contrairement à la machine, n'est pas qu'un assemblage judicieux de morceaux utiles, et qu'on ignore largement comment il devient cette autre chose, cette propriété unique où certains voient la marque du divin et d'autres celle de la complexité, ce qui n'explique rien. Il

⁴ J Testart : *A qui profitent les OGM ?* cnrs ed, 2013

y a bien de l'infantilisme dans le projet de faire du corps un robot performant et de l'esprit un terminal des réseaux informatiques.

Le transhumanisme est-il avant ou derrière « le mur » ?

Comme pour le réchauffement climatique, les atteintes à la biodiversité ou l'épuisement des ressources d'énergie fossile, les réflexions bioéthiques ne peuvent conduire à des décisions efficaces que si elles englobent l'ensemble des êtres humains. Ainsi, c'est partout et dans tous les domaines que nous devons décider bien en amont (tout de suite) ce que nous souhaitons, c'est-à-dire de quoi nous avons besoin, en repoussant l'énorme pression des lobbies scientifiques et industriels. Plutôt que de technologies envahissantes, nos sociétés ont besoin de justice, de convivialité et surtout de sobriété pour la survie d'un monde fragilisé. Même si les merveilles technologiques à l'étude tenaient leurs promesses, qui peut croire que celles-ci seraient à la portée du plus grand nombre dans une société qui freine déjà sur les soins dentaires ou les lunettes... Le terme récent *anthropocène* souligne que, suite aux assauts violents de l'espèce humaine contre la planète, nous sommes en train de changer de monde. Alors, les recettes apprises à l'ENA par nos dirigeants afin de continuer la course compétitive en fermant les yeux sur le mur qui se rapproche, ces recettes sont caduques. Ce n'est pas le productivisme et la croissance qu'il faut mettre au poste de commande mais la démocratie, pour le respect de la planète, l'agriculture paysanne, le lien social, l'économie communautaire, la solidarité non monnayée... et la procréation est évidemment concernée. L'utopie transhumaniste est cohérente avec des intérêts puissants comme avec la paresse intellectuelle pour penser un autre monde, alors que l'alternative intelligente serait dans l'utopie de la décroissance. Il est possible que cette prise de conscience n'arrive qu'en fin de parcours, lors de la collusion avec ce fameux *mur* que beaucoup imaginent mais que personne ne sait décrire. Ainsi s'achemine-t-on, à petits pas, vers un transhumanisme que notre espèce n'aura peut-être pas l'occasion de connaître.

Jacques Testart publie *Faire des enfants demain* (Seuil, mars 2014) qui développe ces analyses